

“CE QUI EST DIT”: TROIS FIGURES HISTORIQUES

ANDRÉ LECLERC

*Universidade Federal da Paraíba/CNPq
CCHLA - Centro de Ciências Humanas, Letras e Artes
Conjunto Humanístico, Bloco IV, Campus I
Cidade Universitária
58059-900 JOÃO PESSOA, PB
BRASIL*

*aleclerc@terra.com.br
aleclerc@cchla.ufpb.br*

Résumé: Je présente d’abord quelques notions de base de la sémantique philosophique, en particulier celles de signification linguistique, compréhension linguistique, conditions de vérité, et “ce qui est dit”. La signification linguistique ne doit pas être confondue avec “ce qui est dit” par l’énonciation littérale d’une phrase en contexte, cette dernière notion, centrale dans le contextualisme actuel, pouvant être reconstruite comme sémantique ou pragmatique selon le rôle que l’on fait jouer à la notion de signification du locuteur. J’examine ensuite de quelle façon ces notions se combinent dans diverses approches ou “figures historiques”, en insistant sur la relation langage-pensée. La première est la théorie idéationnelle du langage, défendue par Arnauld et Locke. La seconde est la sémantique philosophique classique, qui se développe dans la première moitié du XX^e siècle. La troisième est le contextualisme actuel, développé en particulier par Travis et Récanati. La comparaison révèle ceci: quant à la façon dont est reconstruite la notion de “ce qui est dit”: l’idéisme et le contextualisme s’accordent pour en faire une notion pragmatique, en opposition à la sémantique philosophique classique assortie de l’appareil grecéen.

Mots-clef: Conditions de vérité. Signification linguistique. Ce Qui Est Dit. Idéisme. Sémantique classique. Contextualisme.

Abstract: I first present a few basic notions of philosophical semantics, namely that of linguistic meaning, linguistic understanding, truth-conditions, and What Is Said. I try to show, like contextualists today urge us to, that the distinction between linguistic meaning and What Is Said by a literal utterance of a sentence in a context should not be blurred. The

notion of What Is Said, of central importance for contextualism, can be construed as a semantic or a pragmatic notion according to the role played by the notion of speaker meaning in one's favorite theory. Then I present an overview of three historical approaches in the history of the sciences of language, focusing on the language-thought relation and showing how these notions combine differently. The first is the ideational theory of language, defended by Arnauld and Locke. The second is the classical philosophical semantics developed in the first half of XXth century. The third is today's contextualism, developed mainly by Travis and Recanati. Here is what the comparison reveals: the "way of ideas" and contextualism agree that the notion of What Is Said should be construed as a pragmatic notion, in opposition to classical philosophical semantics *à* the Gricean apparatus.

Key-words: Truth-conditions. Linguistic meaning. What Is Said. Ideism. Classical semantics. Contextualism.

1. SIGNIFICATION LINGUISTIQUE

Ce que nous disons par l'énonciation d'une phrase est en fait une composition de plusieurs ingrédients. D'abord, les auteurs qui refusent l'éliminativisme en théorie de la signification mentionneront sans doute comme premier ingrédient la **signification linguistique** des expressions utilisées, déterminée par les conventions linguistiques et les règles syntaxiques de composition. La signification linguistique peut être conçue de façon plus ou moins "robuste". Une conception minimale n'en fait qu'un simple "potentiel sémantique" qui doit être *modulé* en contexte pour déterminer un ensemble précis de conditions de vérité ou de satisfaction. Cette conception correspond à celle des contextualistes actuels, qui défendent, correctement à mon avis, que la signification contextuellement "enrichie" des occurrences concrètes (*tokens*) d'une même phrase-type peut déterminer des conditions de vérité bien différentes selon les circonstances de discours. L'idée de potentiel sémantique peut sembler étrange à première vue, mais la notion de *potentiel illocutoire* en théorie des actes de discours, plus familière, permettra peut-être de mieux comprendre de quoi il s'agit. Le mode impératif, par exemple, a bien une signifi-

cation à la rigueur; elle consiste en ceci qu'une énonciation littérale d'une phrase ayant ce mode verbal *peut servir* à la réalisation d'actes illocutoires de différents types appartenant à la même classe: ordre, requête, conseil, demande, supplique, etc. De même, la signification linguistique des phrases déclaratives (*types*) suivantes est compatible, dans chaque cas, avec différents ensembles de conditions de vérité:

- 1) Gabriel a attrapé un virus;
- 2) Il y a beaucoup de café sur la table;
- 3) Il y a du lait dans le réfrigérateur;
- 4) Emiliano a pris la pilule.¹

Une occurrence de 1) servira, dans un cas, à décrire littéralement une situation dans laquelle Gabriel est malade, dans son lit, prenant régulièrement des remèdes, etc. Dans une autre circonstance, Gabriel est un épidémiologiste envoyé par le gouvernement dans une zone contaminée afin de recueillir un échantillon d'un dangereux virus. On peut facilement imaginer trois situations ou ensembles de conditions de vérité compatibles avec des énonciations littérales de 2): il y a un pot de café sur une table avec de tasses, et l'affirmation littérale peut servir d'invitation indirecte à se servir; il y a des sacs de grains de café sur une table, et l'affirmation littérale peut servir d'ordre indirecte de charger un camion avec les sacs; et finalement, quelqu'un a renversé du café sur la table et l'affirmation littérale peut servir de demande indirecte de nettoyer le gâchis. Il en va de même dans les deux autres cas de notre liste, et si les contextualistes ont raison, c'est le cas de la plupart des phrases des langues naturelles, sinon de toutes les phrases, et nous pourrions réitérer l'exercice, au fond assez amusant, pendant des heures (ce que le lecteur aura plaisir à faire pour les exemples 3) et 4)). Que je sache, John Searle

¹ Le premier exemple est inspiré de Récanati; le second est de Putnam; le troisième, de Travis, et le dernier me fut suggéré par un de mes étudiants.

fut le premier à noter ce phénomène et à le rendre explicite, même si l'on trouve dans le Wittgenstein des *Investigations Philosophiques* plusieurs indications allant dans ce sens. Austin est également une source importante du contextualisme actuel avec sa technique du “ce que nous dirions si ...” et l'idée d'une sémantique sensible au contexte. La compréhension correcte d'une phrase énoncée littéralement ne dépend pas uniquement d'une connaissance de la signification linguistique; elle dépend également du contexte, d'une connaissance des régularités naturelles et sociales qui détermine, selon le cas, les *conditions d'application* des termes employés dans la phrase. L'apprentissage du langage est inséparable de la découverte du monde naturelle et de la socialisation. Une notion minimale de signification linguistique, par conséquent, ne détermine pas complètement “ce qui est dit” ou la pensée exprimée; elle laisse une marge considérable d'indétermination que le contexte d'énonciation et l'intention du locuteur doivent réduire. Cette approche rend justice au fait que, mis à part les lexicographes, la connaissance de la signification des mots que possède la plupart des gens est bien moins que parfaite et se résume, dans bien des cas, à la simple capacité d'appliquer correctement un terme dans la plupart des contextes d'emploi.²

Par contraste, une notion robuste de signification linguistique détermine fortement “ce qui est dit” par une énonciation; toute la dépendance contextuelle se manifeste seulement et exclusivement par l'usage d'une classe d'expressions assez réduite, contenant les indexicaux, les démonstratifs, les contextuels, et les adjectifs de comparaison. Mais c'est la signification linguistique qui détermine toujours quelles informations

² Les externalistes, en particulier Putnam (1975) et Burge (1979), ont bien noté ce fait. Bien avant eux, Ryle (1949, pp. 7-8) l'avait remarqué: “Many people can talk sense with concepts but cannot talk sense about them; they know by practice how to operate with concepts, anyhow inside familiar fields, but they cannot state the logical regulations governing their use. They are like people who know their way about their own parish, but cannot construct or read a map of it, much less a map of the region or continent in which their parish lies.”

contextuelles doivent être fournies par le contexte pour obtenir une proposition complète susceptible d’une évaluation sémantique. Ici la signification du locuteur n’est pas pertinente; on sépare ce qui est dit de ce qui est implicite dans le contexte de la conversation; la signification du locuteur ne devient pertinente et n’entre en scène que lorsqu’il y a un écart entre la signification de l’énoncé et celle du locuteur. “Ce qui est dit” est ici conçue comme une notion sémantique, et non pragmatique, comme dans le cas précédent. Cette combinaison correspond plus ou moins à ce que Grice nous présente dans son analyse de la signification en conjonction avec sa théorie de la conversation.

On peut reprendre ici l’heureuse comparaison de Jonathan Cohen (1986) entre les significations dans les langages régimentés (langages formels ou artificiels), qui sont comme des *briques*, qui sont définies et introduites au moyen de définitions qui délimitent les significations et leurs conditions d’application, et les significations dans les langues naturelles, qui sont comme des *sacs de sable* qui s’ajustent les uns aux autres et aux circonstances du discours. Les sacs de sable ont un certain “potentiel d’ajustement”, alors que les briques se combinent selon des règles rigides. Que les significations des mots doivent s’ajuster les unes aux autres et aux circonstances est une thèse considérée comme universelle par les contextualistes. L’adjectif “léger” paraît avoir un sens dans l’expression “un sac léger” et un autre dans l’expression “un repas léger”. Les exemples d’applications variées de l’adjectif “rouge” donnés par Ron Lahav (1989) montrent de façon convaincante comment le contexte peut affecter les conditions d’application des expressions d’une langue publique, même lorsqu’elles sont utilisées littéralement. Les mots que nous utilisons ne s’appliquent pas directement et d’eux-mêmes; ils sont comme des feuilles tombant d’un arbre, agitées légèrement par les courants d’air, mais dont la chute peut être guidée par nos intérêts. Anne Bezuidenhout (2002) présente d’autres exemples du même genre et montre qu’on ne peut expliquer de tels cas par l’ambiguïté, la polysémie, la non-littéralité, le vague, etc. Le travail des lexicographes consiste à établir

explicitement les conventions linguistiques à partir de l'usage dans une communauté linguistique. Cependant, les conventions-en-usage ne sont pas le produit de réflexions explicites; elles dépendent de régularités multiples, et ces régularités dépendent à leur tour de notre connaissance du monde.

2. CONDITIONS DE VÉRITÉ

La notion de compréhension est beaucoup plus ample que celle de compréhension linguistique qui nous intéresse. Nous disons d'une pianiste qu'elle comprend mieux une phrase musicale qu'un autre pianiste, nous "comprendons" une situation, une personne, une expression faciale, une série arithmétique, et E. H. Gombrich³, interprétant l'oeuvre de Constable, semble dire que l'un des dessins de l'artiste anglais "comprend" ou "saisit" mieux un paysage qu'un autre dessin du même paysage. La compréhension linguistique, toutefois, depuis Frege et Wittgenstein, est étroitement associée à la notion de **conditions de vérité**.⁴

La notion de conditions de vérité peut, comme celle de signification linguistique, être conçue d'une façon robuste ou minimale, et combiner différemment avec celle de signification linguistique, robuste ou faible, selon le cas. Une conception faible des conditions de vérité combine assez bien avec une conception robuste de la signification linguistique. Une conception robuste ou *intuitive* des conditions de vérité

³ Voir Gombrich (1960).

⁴ Toutefois, il vaut la peine de noter que lorsque nous testons la compréhension de notre interlocuteur dans une conversation en lui disant régulièrement, "tu comprends?", nous ne voulons pas dire, en général: "As-tu compris la dernière phrase?". Seulement en de rares occasions la compréhension se limite à une seule phrase (lorsqu'il s'agit d'une phrase ou d'une formule un peu compliquée, et souvent, dans ces cas-là, le teste a un caractère metalinguistique: "As-tu compris l'expression 'x?'"). La compréhension linguistique normale est quelque chose de dynamique qui s'étend sur un discours entier.

combine avec une conception minimale de la signification linguistique. Les conditions de vérité sont intuitives lorsqu'elles sont effectivement "accessibles" au locuteur-interlocuteur.⁵ Les conditions de vérité d'une phrase comme "Gabriel a attrapé un virus" (ou de la plupart des phrases des langues naturelles) ne peuvent être fixées *in abstracto* et une fois pour toutes. Les conditions de vérité de la plupart des phrases des langues naturelles sont *variables*, mais une fois fixées par le contexte, les conditions de vérité sont *intuitives* ou robustes. Il y a plusieurs façons de concevoir les conditions de vérité qui accompagnent différents degrés de compréhension linguistique. Je voudrais simplement, ici, opposer une conception robuste, épistémique, à une conception faible, purement "décitationnelle". Je m'explique. Lorsqu'on relit les textes de philosophes analytiques classiques qui ont introduit la notion de conditions de vérité, on se rend vite compte de ce qu'ils entendaient par là. Frege (*Grundgesetze der Arithmetik*, Vol. 1, sec. 32), conçoit les phrases déclaratives complètes comme des noms de valeur de vérité, et ces noms expriment un sens, une pensée, qui est précisément la pensée que les conditions de vérité associées au nom sont remplies ou réalisées.⁶ Frege, ici comme ailleurs, ne dit presque rien sur ce qu'est effectivement "comprendre" une phrase déclarative, évitant de s'engager sur la pente glissante du psychologisme. Dans ses écrits posthumes, il dit explicitement que la saisie d'un sens présuppose un acte mental qui se réalise dans la "bassine psychologique". Mais c'est Wittgenstein dans le *Tractatus* (4.024) qui va offrir une formulation classique de ce principe: "Comprendre une phrase, c'est savoir ce qui est le cas si elle est vraie" ("*Einen Satz verstehen, heisst, wissen was der Fall ist, wenn er wahr ist*"). Je le souligne, il s'agit d'un savoir: comprendre une phrase, c'est savoir ce qui est le cas si la phrase est vraie. La

⁵ Pour le principe d'accessibilité ou "disponibilité" (*availability principle*), voir Récanati (2004, pp. 14-15): "... 'what is said' must be analysed in conformity to the intuitions shared by those who fully understand the utterance".

⁶ Pour une discussion intéressante et polémique sur ce point, voir Kemp (1998).

version carnapienne de ce même principe est encore plus claire: “la connaissance des conditions de vérité d’un énoncé est identique à la compréhension de sa signification.”⁷ Si nous prenons au sérieux l’idée que la compréhension linguistique est une forme de savoir, une notion épistémique, on acceptera sans étonnement que certaines phrases simples dont nous comprenons facilement les parties ne sont comprises de personne: “Hier, j’ai coupé du sable”, ou “Jean a ouvert le Soleil” (exemple de Searle). Et d’autres phrases simples, comme “Les quarks existent” (exemple de Travis), ou “Il y a de la vie sur la planète Mars” (exemple de Dummett), ne sont pas comprises également par tous. Il n’y a pas de conditions de vérité intuitives généralement associées à ces phrases. Mais lorsque mon épouse me dit: “Les enfants sont revenus de l’école”, je comprends parfaitement et immédiatement ce qu’elle me dit, je *sais* ce qui est le cas si ce qu’elle me dit est vrai. J’ai un *accès épistémique direct et immédiat* à une représentation des conditions de vérité. Ou mieux: dans ces cas-là, nous construisons immédiatement et aisément une représentation des conditions de vérité. La compréhension linguistique dépend, *inter alia*, de notre connaissance des régularités naturelles et sociales, de la connaissance du monde en général et d’un nombre incalculable de situations ou procédés *standard*. Un spécialiste en biologie extra-terrestre de la NASA comprendra mieux qu’un autre (ou différemment) la phrase “Il y a de la vie sur la planète Mars”. Dans d’autres cas, lorsque la phrase contient des indexicaux par exemple, nous comprenons bien quelque chose sans savoir exactement ce qui est le cas si la phrase est vraie. Un message écrit sur un bout de papier et fixé sur une porte: “Je reviendrai dans cinq minutes”, est “compris” par un lecteur compétent du français; le lecteur comprendra que le message est vraie si et seulement si l’auteur du message revient au lieu de son énonciation cinq minutes après l’avoir écrit. Mais qui l’a écrit? et quand?

⁷ Carnap (1958, p. 15): “a knowledge of the truth-conditions of a sentence is identical with an understanding of its meaning.”

Le lecteur en question ne sait pas avec précision et n'est certainement pas en mesure de dire avec précision ce qui doit être le cas si le message, tel que rédigé, est vrai. Il n'est pas en mesure d'associer une proposition singulière au message lu sur la porte. Ce qu'il comprend est en fait une paraphrase impliquant des descriptions définies qui substituent les termes singuliers indexicaux.

Une conception robuste de la signification linguistique, celle qui détermine entièrement “ce qui est dit”, combine avec une conception faible, “décitationnelle” des conditions de vérité. Selon cette conception, la phrase-T:

α) “les quarks existent” est vraie si et seulement si les quarks existent,

expriment les conditions de vérité d'une phrase que tout locuteur compétent devrait saisir; de même pour la phrase-T:

β) “Il y a de la vie sur la planète Mars” est vraie si et seulement si il y a de la vie sur la planète Mars.

Lorsqu'on “comprend” ces phrases, sait-on vraiment ce qui est le cas si elles sont vraies? Il est permis d'en douter. Ou alors il s'agit d'un “savoir” extrêmement imprécis, indéterminé. Les phrases-T de ce genre sont donc fort peu informatives quant aux conditions de vérité et quant au savoir qu'un locuteur compétent doit posséder pour comprendre pleinement de telles phrases. Mais les conditions de vérité “décitationnelles” sont *invariables*, les mêmes d'un contexte à l'autre, précisément parce qu'elles sont “minimales”.⁸ Dans la sémantique philosophique classique, ce sont des conditions de vérité ainsi conçues qui déterminent “ce qui est dit” dans tous les contextes.

⁸ Sur ce sujet, voir Montminy (2006).

Toutes ces conceptions de la signification linguistique et des conditions de vérité s'appliquent-elles également à ce que nous appelons "langage ordinaire"? Les contextualistes actuels, nous l'avons souligné plus haut, estiment que la *modulation* des significations en contexte est une thèse universelle. Ils pourraient bien avoir raison. Mais ce que nous appelons "langage ordinaire" est-il quelque chose de bien unifié? Le langage ordinaire peut être comparé à une ville, comme le fait Wittgenstein (*Philosophical Investigations*, § 18). Est-il jamais "complet"? Est-il plus complet lorsqu'on lui ajoute une notation pour les éléments du tableau périodique ou pour le calcul infinitésimal? Le langage juridique fait-il partie de la langue ordinaire? Il semble que certaines parties de ce que nous appelons "langage ordinaire" peuvent admettre des règles assez rigides, d'autres non. On peut ici invoquer la comparaison de Jonathan Cohen présentée plus haut qui oppose les significations dans les langages formels, qui sont comme des briques et qui sont introduites par des définitions qui délimitent rigoureusement l'application des termes, avec les significations dans les langues naturelles, qui sont comme des sacs de sable, qui doivent s'ajuster les uns ou autres dans la construction d'un mur.⁹ Comparant le langage ordinaire à une ville comme le fait Wittgenstein, on pourrait dire qu'il y a des rues rectilignes où les maisons sont faites de briques, et d'autres sinueuses où les gens vivent dans des abris faits de sacs de sables. Ce que nous appelons *le* langage ordinaire, au singulier, pourrait bien n'être qu'une illusion ou une abstraction pas très réaliste. Ce qui ne veut pas dire que les langues naturelles n'ont pas des caractéristiques syntaxiques et sémantiques assez précises qui peuvent être étudiées avec des instruments logico-linguistiques sophistiqués. Ce qui est en cause, c'est la manière dont nous représentons les conditions d'application des expressions d'une langue publique.

⁹ Voir Récanati (2004); pour la comparaison de Cohen utilisée par Récanati, voir le chap. 9.

3. L'APPROCHE IDÉATIONNELLE

La relation entre le langage et la pensée apparaît dans le traité *De l'Interprétation* d'Aristote¹⁰, avec une simplicité si convaincante que la tradition, pendant deux millénaires, s'en est très peu écartée. Cette conception a fixé la tradition idéationnelle de façon décisive. Dans cette tradition, les mots sont les symboles des "états de l'âme" (des concepts ou des idées), lesquels sont ce que les mots *signifient* lorsqu'on les utilise. C'est pour l'essentiel cette conception qui domine encore à l'âge classique chez Arnauld et Locke.¹¹ Le monde se divise en choses, la pensée en idées et le discours en mots. Les mots sont les signes des idées qui sont des représentations des choses. À ce modèle ternaire s'ajoute parfois un quatrième terme: en plus du mot, de l'idée et de la chose, nous trouvons, chez Arnauld par exemple, l'*idée du mot* (image visuelle ou acoustique du mot utilisé). Mais le modèle ternaire est de loin dominant.¹² De plus, les idées en tant que significations linguistiques sont toujours, en fait, des entités structurées. Ce qui est associé conventionnellement à un mot, ce n'est pas une idée isolée, mais plutôt un agglomérat d'idées: la signification objective est l'idée principale, celle qui représente un objet ou un attribut; la signification formelle est l'idée du nom en tant que nom, du verbe en tant que verbe, etc.; il y a enfin les significations accidentelles qui s'ajoutent à la signification formelle et la modifient (ce sont les idées de temps, de nombre, de mode, de voix, de personne, de genre, etc.). Ainsi, les mots "amour", "aimer", "aimable", signifient la même idée principale, celle d'un objet ou attribut, mais tantôt à la manière d'un nom,

¹⁰ Voir la première phrase du traité *De l'Interprétation* (1966). Ce court traité d'Aristote est probablement le plus influent de toute l'histoire des sciences du langage.

¹¹ "... words in their primary or immediate signification, stand for nothing but *the ideas in the mind of him that uses them*, how imperfectly soever or carelessly those ideas are collected from the things they are supposed to represent." (Locke, 1959, Livre III, chap. II, premier paragraphe)

¹² Sur ce sujet, voir Auroux (1979).

tantôt d'un verbe, tantôt d'un adjectif. La signification formelle est à chaque fois différente. De même, "aime", "aimeraient", "aimées", représentent le même attribut à la manière d'un verbe, mais avec des sens accidentels distincts marqués par la désinence des mots (pour le mode verbal, le nombre, le genre, et le temps).¹³ Quant à la signification objective, elle peut être modifiée par ce que nous appelons aujourd'hui "connotations", ces valeurs affectives associées aux mots, et qui s'ajoutent à l'idée principale et la modifient.

La notion d'*idée accessoire* est d'une importance fondamentale dans cette tradition. Au-delà de l'idée principale d'un objet ou d'un attribut, signification principale d'un mot, il y a les idées formelles et accidentelles, qui sont des idées accessoires ou "ajoutées"; mais il y a aussi une myriade d'idées accessoires que nous associons aux mots et aux choses au moment de l'énonciation seulement et dont l'esprit reçoit l'impression. C'est avant tout par ces idées accessoires ajoutées au moment de l'énonciation que la dépendance contextuelle de nos pensées apparaît. L'esprit reçoit l'impression de ces idées accessoires associées au ton de la voix, aux mimiques ou aux qualités des objets désignés par l'usage d'un démonstratif ou d'un indexical.

... les hommes ne considèrent pas souvent toute la signification des mots, c'est-à-dire que les mots signifient souvent plus qu'il ne semble, & que lorsqu'on en veut expliquer la signification, on ne représente pas toute l'impression qu'ils font dans l'esprit.

Quelquefois ces idées accessoires ne sont pas attachées aux mots par un usage commun; *mais elles y sont seulement jointes par celui qui s'en sert*. Et ce sont proprement celles qui sont *excitées* par le ton de la voix, par l'air du visage, par les gestes, & par les autres signes naturels qui attachent à nos paroles une infinité d'idées, qui en diversifient, changent, diminuent, augmentent la signification, en y joignant l'image des mouvements, des jugements, & des opinions de celui qui parle.¹⁴ (Je souligne).

¹³ Voir mon article (2005, chap. 6, particulièrement la section 2).

¹⁴ Arnauld and Nicole (1970, p. 130). Voir en particulier le chapitre XV de l'édition de 1683 sur les démonstratifs.

Ainsi, lorsque Charles I, Roi d'Angleterre, dit à son bourreau: “Je suis prêt”, il exprime clairement la pensée qu’il est prêt à mourir; lorsqu’un étudiant utilise un exemplaire (*token*) de la même phrase devant son professeur au moment d’initier un examen oral, il exprime la pensée qu’il est prêt à répondre aux questions de son professeur, etc. Les idées accessoires ajoutées dans le contexte au moment de l’énonciation à celles qui sont signifiées par les mots composent l’expression de pensées bien différentes dans le cas du Roi d’Angleterre et de l’étudiant; pour cette raison, l’énonciation de “Je suis prêt” par le Roi exprime une pensée différente d’une énonciation de la même phrase par l’étudiant. Sémantiquement, la proposition exprimée par “je suis prêt” peut sembler “incomplète”, comme l’affirme certains auteurs contemporains qui recourent à la notion de “proposition minimale”, mais la pensée exprimée par une énonciation littérale et sérieuse de cette phrase n’est jamais incomplète dans l’approche idéationnelle. La phrase est interprétée *directement*; elle n’exprime pas une proposition minimale ou un jugement incomplet qu’un interlocuteur devrait considérer pour calculer la signification du locuteur dans le contexte.

À l’âge classique, la pensée conceptuelle, c’est avant tout le jugement. Les philosophes de l’époque classique n’utilisent pas la notion de conditions de vérité, mais les jugements sont les principaux porteurs de valeurs de vérité, et juger, c’est affirmer l’existence d’un attribut dans un sujet, comme plusieurs auteurs y insistent (Arnauld, Dumarsais, Condillac, Beauzée, Destutt de Tracy, etc.); par conséquent, juger, c’est affirmer que l’existence d’une certaine condition est requise pour que le jugement soit vrai. D’autres formes (ou “actions de l’esprit”, comme disait Arnauld) sont également possibles, comme l’interrogation, l’ordre ou le commandement, le souhait ou simple désir, etc. Dans le jugement et les autres actions de l’esprit, toutes les parties sont données simultanément dans l’esprit, et l’acte de juger se réalise en un instant. Le jugement, l’acte par lequel un attribut est affirmé d’un sujet, précède donc son expression linguistique. C’est la communication qui nous oblige à

analyser nos pensées et à les présenter aux autres successivement, selon un ordre temporel.

L'approche idéationnelle a pour effet d'associer étroitement la signification du locuteur (*utterer's meaning*) au contenu des énonciations en contexte, de telle façon que "ce qui est dit" est déterminé fortement par les intentions du locuteur, ses idées et intentions, par la connaissance du monde en général et des aspects pertinents du contexte, et à un moindre degré par les règles et conventions de la langue. Ce qui compte pour la compréhension linguistique, c'est *l'impression totale* que fait l'énonciation dans l'esprit de l'auditeur, c'est-à-dire la somme et la composition des idées *signifiées* par les mots et des idées *excitées* par l'énonciation. Et les idées accessoires excitées par l'énonciation ne dépendent pas toujours des conventions linguistiques.¹⁵

4. LA SÉMANTIQUE PHILOSOPHIQUE CLASSIQUE

À partir de Frege et Russell commence une nouvelle ère de l'histoire des sciences du langage. La dépsychologisation entreprise par Frege, Husserl et Wittgenstein a eu pour effet de séparer rigoureusement le sens (*Sinn*) des expressions linguistiques des images mentales. Les idées qui, dans la conception idéationnelle, servent comme significations des mots, sont suspectes et paraissent tenir trop à leur origine psychologique. Les idées ont un moment représentationnel, soit, mais considérées matériellement, elles peuvent être décrites comme des modifications d'une substance pensante, ou pire, comme des "images peintes dans le cerveau", comme le disaient certains auteurs (en vérité plutôt secondaires) du XVIII^e siècle, ce qui n'a certes pas contribué à leur permanence comme candidat au titre de signification linguistique.

Les principes de compositionnalité du sens et de la dénotation obligent à concevoir le sens et la dénotation d'expressions complexes

¹⁵ Voir Dominicy (1984, chap. 5) pour la pragmatique générale à Port-Royal.

comme une fonction du sens et de la dénotation des expressions constituantes. Comme le prescrit le Principe du Contexte, nous devons “rechercher ce que les mots veulent dire non pas isolément mais pris dans leur contexte.”¹⁶ De plus, la représentation fonctionnelle prévient toute espèce de tentation d’associer le sens d’une expression à une image mentale privée. La pensée (ou le sens) qu’exprime une phrase déclarative ou interrogative complète, chez Frege, n’est pas un “état de l’âme”, ou un mode d’une substance pensante (*res cogitans*), mais le contenu d’un acte d’appréhension guidé par la connaissance des conventions linguistiques d’une langue particulière. La réponse de Frege à la question de la présence de la pensée sur le langage (ou vice-versa) s’écarte sensiblement de celle des philosophes de l’âge classique: “... il est bien certain que nous avons besoin de signes sensibles pour penser”.¹⁷ Frege souligne l’importance qu’ont les signes (sensibles) pour l’expression des pensées (insensibles) avec une indéniable élégance poétique: “Les signes ont, pour la pensée, la même importance qu’eut pour la navigation l’idée d’utiliser le vent pour aller contre le vent.”¹⁸ Avec Frege, le langage gagne une épaisseur, reçoit une fonction médiatrice essentielle. Une pensée est le sens (*Sinn*) d’une phrase déclarative ou interrogative complète, et le sens des constituants de la phrase est sa contribution à l’expression d’une pensée complète. Le sens d’un constituant d’une phrase n’est bien déterminé qu’en contexte, c’est-à-dire, n’est un “mode de présentation” d’un objet

¹⁶ Voir Frege (1969, p. 122). Le même principe est développé dans le fameux paragraphe 60, où Frege paraît indiquer que le “contexte” dont il s’agit est le contexte d’une phrase déclarative, ou “proposition” en français, qui signifie dans ce contexte la même chose qu’“énoncé” ou “phrase déclarative”, “*Satz*” en allemand.

¹⁷ Frege (1971, p. 63).

¹⁸ Ibidem, p. 64. Dans la même page, Frege insiste: “... c’est en le désignant qu’on prend possession du concept; puisqu’il ne peut être objet d’intuition, il a besoin d’un représentant intuitif qui nous le manifeste. Ainsi le sensible ouvre-t-il le monde de ce qui échappe aux sens”.

ou d'une fonction (concept) que dans le contexte d'une phrase déclarative ou interrogative complète.

La logique intensionnelle de Church et la méthode des intensions et des extensions de Carnap furent les développements naturels de l'héritage frégeen. Une pensée frégeenne, qu'on appelle "proposition" depuis Church, est maintenant définie par Carnap comme une intension, plus précisément comme une fonction de mondes possibles (ou "descriptions d'états" dans le jargon de Carnap) dans l'ensemble des valeurs de vérité (vrai et faux)¹⁹. Cette suggestion de Carnap, d'une agréable simplicité, a cependant le défaut d'identifier toutes les propositions nécessaires; " $2 + 2 = 4$ " est vraie dans tous les mondes possibles, de même que " $7 + 5 = 12$ " ou n'importe quelle autre vérité arithmétique. Cette conception des pensées ou propositions est aveugle à l'identité des constituants propositionnels. Récemment, certains auteurs, comme Daniel Vanderveken, ont développé une théorie des propositions en logique philosophique avec l'intention de contourner ce problème, en attribuant à chaque proposition une structure de constituants qui montre comment est possible le fait de croire que P est vraie sans croire que Q est vraie même lorsque que P e Q sont strictement équivalentes.²⁰ Des propositions peuvent être strictement équivalentes, avoir les mêmes conditions de vérité, et être de sens d'énoncés qui ne sont pas du tout synonymes. Les intensions associées aux prédicats sont des propriétés (i.e.: des fonctions de mondes possibles dans des ensembles d'individus) ou des "relations-en-intension" (des fonctions de mondes possibles dans des pairs ordonnés d'ensembles d'individus), et pour les termes singuliers, les intensions sont des concepts individuels (des fonctions de mondes possibles dans des ensembles ne contenant qu'un individu). Les intensions sont ainsi fixées une fois pour toutes, sont invariantes d'un contexte à l'autre, et se combinent selon des règles plutôt rigides. Cette approche

¹⁹ Voir Carnap (1956, chap. 1).

²⁰ Voir Vanderveken (2005).

convient parfaitement lorsqu’il s’agit d’analyser la sémantique de langages formels, les langages de la science ou autre langages “enrégimentés”. Pour les langues naturelles, c’est une autre histoire.

La sémantique véri-conditionnelle ne devient vraiment systématique qu’avec Tarski et Carnap. En construisant une définition récursive de “vrai-dans-L”, où “L” est un langage formel quelconque, en tenant compte des “règles de vérité” (pour les propositions atomiques et les connectifs) et des règles de désignation, nous pouvons donner les conditions nécessaires et suffisantes de la vérité de chaque énoncé de L, c’est-à-dire, nous déterminons une *interprétation* pour chacun d’eux. La sémantique d’un langage L (langage objet) doit obtenir comme théorème, pour toutes les phrases déclaratives de L, la “phrase-T” correspondante (dans le métalangage), une instance du schéma “la phrase “p” est vraie si et seulement si p”. Cette stratégie ne fonctionne bien que pour les langages formels, et encore, seulement pour une certaine classe de tels langages. Pour les langues naturelles, comme le français, l’anglais ou le portugais, qui sont sémantiquement closes, la stratégie tarskienne est insuffisante. Richard Montague, dans “Universal Grammar” et “The Proper Treatment of Quantification in Ordinary English”,²¹ utilise une méthode indirecte, via traduction, pour interpréter des fragments considérables des langues naturelles.²²

Le portrait tiré à grands traits de la sémantique classique est celui d’une représentation théorique de la compétence des locuteurs-auditeurs à produire et comprendre un nombre potentiellement infini de phrases susceptibles d’une évaluation sémantique, c’est-à-dire pourvues d’un contenu véri-conditionnel; plus précisément, il s’agit d’une représentation théorique de notre capacité à calculer compositionnellement les conditions de vérité en considérant le sens et la dénotation des constituants linguistiques et en tenant compte du *type* (et non du *token* ou occurrence

²¹ Voir Montague (1974). Voir également l’excellent travail de Pereira (2001).

²² Pour une stratégie différente, voir Davidson (1984).

du type) des expressions utilisées et de la manière dont elles sont combinées. Le véritable porteur des propriétés sémantiques sont les expressions considérées comme type et non comme exemplaire d'un type. Le sens des expressions détermine complètement le contenu véridictionnel ou la proposition exprimée en contexte; le sens détermine "ce qui est dit" par l'usage sérieux et littéral d'une phrase. Dans la première moitié du XX^e siècle, la sémantique philosophique était particulièrement *insensible* au contexte et au phénomène de l'indexicalité. L'accent étant mis sur les langages formels, l'indexicalité était considérée comme négligeable ou carrément éliminable.²³ Le travail de Reichenbach constitue, à cet égard, une heureuse et tardive exception.²⁴ L'indexicalisme, aujourd'hui représenté par Jason Stanley²⁵, essaie d'unifier le traitement de l'indexicalité à partir de la sémantique: toute influence du contexte sur le contenu d'une énonciation (ce qui est dit) est prédéterminée par les règles et conventions de la langue.

Dans la perspective de la sémantique philosophique classique, "ce qui est dit" par l'énonciation d'une phrase est fortement déterminé par les règles et conventions de la langue et non par les idées, intentions ou pensées du locuteur, ou par les connaissances que nous possédons concernant les régularités naturelles et sociales. C'est Grice (1957; 1975) qui ajouta tardivement à la sémantique classique un chapitre d'une importance cruciale. La notion de signification était en usage depuis les débuts de la philosophie analytique, mais Grice fut le premier à l'analyser en termes d'intention et de reconnaissance d'intention, enracinant dans la

²³ Voir Récanati (2004); également, du même auteur (2005, p. 172), pour le "Principe d'Éternisation", qui dit en substance: Pour toute phrase contenant des indexicaux, il existe une phrase "éternelle" correspondante exprimant exactement la même proposition.

²⁴ Reichenbach (1947). Voir en particulier la section 57.

²⁵ Voir Stanley (2000): "My purpose in this paper is to defend the thesis that all truth-conditional effects of extra-linguistic context can be traced to logical form." (p. 391)

philosophie de l'esprit les notions sémantiques les plus fondamentales. La notion de signification du locuteur, en particulier, devient centrale en pragmatique, lorsque la signification du locuteur s'écarte de celle de l'énoncé. Ce qui est dit par une énonciation est une chose, ce que le locuteur implicite conversationnellement en est autre chose. De plus, sa théorie de la conversation montre comment il est possible de préserver l'approche de la sémantique classique et une notion forte de signification littérale (par exemple celle des connectifs) contre les attaques des philosophes du langage ordinaire, en rendant explicite les “algorithmes” utilisés pour “calculer” la signification du locuteur à partir d'une connaissance de la signification littérale et des aspects pertinents du contexte d'énonciation, et en raisonnant en accord avec les “maximes conversationnelles” pour interpréter correctement les énonciations de la langue commune.

5. LE CONTEXTUALISME. CONCLUSION

Le contextualisme, partiellement introduit dans les deux premières sections, défend une conception minimale de la signification linguistique et une notion forte ou intuitive de condition de vérité. Les significations dans les langues naturelles ne sont que des potentiels sémantiques qui doivent être ajustées les unes aux autres et aux circonstances du discours pour déterminer des conditions de vérité. Les phrases 1) à 4) mentionnées plus haut illustrent le fait que les conditions de vérité intuitives ne peuvent être associées au type de l'expression, mais plutôt à son occurrence (*token*) dans un contexte. Le véritable porteur des propriétés sémantiques dans le contextualisme est donc l'occurrence ou l'exemplaire (*token*) d'un type, et non le type lui-même. La signification du locuteur joue un rôle de premier plan dans la détermination de “ce qui est dit” en contexte par l'énonciation littérale d'un phrase, et pas seulement dans les cas d'implications conversationnelles. L'énonciation littérale de “Fais cela !” peut être un conseil, un ordre, une requête, et bien autre chose; de même, l'énonciation des phrases 1) à 4) peut servir, dans

chaque cas, à décrire littéralement des situations bien différentes (Gabriel est malade *versus* Gabriel est épidémiologiste; etc.), et détermine à chaque fois des conditions de vérité différentes. En opposition à la sémantique philosophique classique assortie de l'appareil gricéen, qui considère que les énoncés déclaratifs qui ne contiennent pas d'indexicaux ou de démonstratifs ont des conditions de vérité invariables, les contextualistes estiment que les conditions de vérité des "tokens" d'un même "type" produits lors d'énonciations sont variables.

Nous avons constaté que l'approche idéationnelle laisse une marge pour l'ajustement des significations aux circonstances du discours. La phrase "Je suis prêt" exprime toujours une pensée bien déterminée et un auditeur de perdra pas son temps à "calculer" la signification du locuteur à partir d'une "proposition minimale" que cette phrase exprimerait dans *tous* les contextes d'usage. L'interprétation est *directe*. Lorsqu'une mère dit à son fils qui hurle et pleure à chaudes larmes en raison d'une petite coupure sur le bout d'un doigt: "Tu ne vas pas mourrir" (exemple de Récanati), elle ne veut certainement pas dire que son fils est éternel, ce qui serait effectivement la proposition exprimée dans le contexte si "ce qui est dit" était une notion purement sémantique. La compréhension est directe et ne considère pas la proposition minimale en question; elle ne considère que le sens "enrichit" par la connaissance du contexte d'énonciation. Les contextualistes vont constamment dans ce même sens, multipliant les exemples. De même, le grand Arnauld de Port-Royal²⁶ défendait l'existence d'une capacité fondamentale sur laquelle repose la compréhension spontanée du discours, et par laquelle nous déterminons le sens des phrases et saisissons des nuances parfois fort subtiles, par exemple entre des expressions réputées synonymes. Cette capacité, il l'appellait simplement *sentiment*. La grande majorité des gens ne juge pas

²⁶ Voir Arnauld and Nicole [1669-1672], *La Grande Perpétuité de la foi de l'Eglise catholique sur l'Eucharistie*, [G.P.], publiée par l'Abbé M***, Paris, Imprimerie de Migne, chez l'éditeur rue d'Amboise, Hors la barrière d'Enfer, 1841.

du sens des mots par des réflexions abstraites et compliquées. Les locuteurs compétents ne commettent pas d'erreurs, dans la plupart des cas, lorsqu'ils utilisent des expressions ayant des sens différents mais fort apparentés. Et pourtant, ils sont souvent bien en peine de marquer explicitement cette différence. Comment les distinguent-ils? “C'est par une vue simple de l'esprit, par une impression qui se fait sentir...”, répondent Arnauld & Nicole. Cette manière de juger spontanément du sens des mots par “sentiment” n'a d'ailleurs rien d'exceptionnel, bien au contraire:

C'est ainsi que les hommes jugent presque de la diversité de toutes les choses du monde. On reconnaît tout d'un coup qu'un homme qui ressemble à un autre, n'est pas néanmoins le même, sans s'amuser à considérer en détail ce qu'il y a dans le visage de l'un, qui n'est pas dans le visage de l'autre. L'impression marque tout cela dans l'esprit, sans qu'elle lui en fasse connaître distinctement les différences particulières. (GP, Vol. 2, Livre 1, p. 990)

Cette façon de juger des choses est non seulement la plus commune et la plus universelle, mais c'est aussi, disent-ils, “la plus sûre, la plus fine et la plus subtile”. Nous sommes capables de reconnaître tout d'un coup des différences subtiles qui ne reposent souvent que sur de menus détails.

Une telle approche, celle d'une interprétation directe, peut être défendue pour la compréhension des énonciations en général, et en particulier pour les énonciations métaphoriques, comme l'a montré Anne Bezuidenhout.²⁷ Arnauld, dans sa théorie de la métaphore, considérait les modifications adverbiales qui parfois apparaissent dans les énonciations métaphoriques. Nous disons parfois “Jules est vraiment/réellement un porc”. À moins que “Jules” ne soit effectivement le nom d'un porc, et dans ce cas l'énonciation n'est pas métaphorique, les adverbes servent ici simplement à mettre de l'emphase, à renforcer la comparaison implicite, et n'ont pas pour fonction d'inciter l'auditeur à considérer la signification

²⁷ Voir Bezuidenhout (2001).

de l'énoncé comme un possible point de départ d'une chaîne d'inférences conduisant à la signification du locuteur. Il me semble que cette approche de la compréhension linguistique, plus directe, moins "algorithmique", que le contextualisme et la théorie idéationnelle ont en commun, correspond beaucoup mieux à la réalité psychologique de la compréhension linguistique spontanée que l'approche gricéenne qui attribue à l'auditeur la capacité de produire de longues chaînes d'inférences pour calculer la signification du locuteur.

Arnauld disait du langage qu'il souffre d'une double infirmité: d'abord, notre pensée ne capture pas toute la richesse des réalités qu'elle représente; ensuite, le langage, qui hérite de la pensée cette première infirmité, et en ajoute une autre: il ne capture pas toute la richesse de nos pensées. C'est pourquoi l'expression de nos pensées est presque toujours lacunaire et doit s'appuyer sur le contexte. Une conception correcte de la signification pourrait bien être une conception qui déstabilise la signification et qui fait appel à des habiletés encore peu explorées, une conception, peut-être, bien différente de celle que l'on retrouve dans la sémantique classique.

BIBLIOGRAPHIE

- ARISTOTE. *De l'Interprétation*. Traduction et notes de Jean Tricot. Paris: Vrin, 1966.
- ARNAULD, A., NICOLE, P. *La Logique ou l'Art de Penser* [1683]. Paris: Flammarion, 1970.
- _____. [1669-1672]. *La Grande Perpétuité de la foi de l'Eglise Catholique sur l'Eucharistie* [G.P.]. Publiée par l'Abbé M***. Paris: Imprimerie de Migne, chez l'éditeur rue d'Amboise, Horsla barrière d'Enfer, 1841.
- AUROUX, S. *La Sémiotique des Encyclopédistes*. Paris: Payot, 1979.

AUSTIN, J.L. *How to Do Things with Words*. Cambridge, Mass.: Harvard University Press, 1962.

_____. *Philosophical Papers*. Oxford: Clarendon Press, 1961.

BEZUIDENHOUT, A. “Metaphor and What is Said: A Defense of a Direct Expression View of Metaphor”. *Midwest Studies in Philosophy*, 25, pp. 156-186, 2000.

_____. “Truth-Conditional Pragmatics”. *Philosophical Perspectives*, 16, pp. 105-134, 2002.

BURGE, T. “Individualism and the Mental”. *Midwest Studies in Philosophy*, 4, pp. 73-122, 1979.

CAPPELEN, H., LEPORE, E. *Insensitive Semantics. A Defense of Semantic Minimalism and Speech Act Pluralism*. Oxford: Blackwell, 2005.

CARNAP, R. [1947]. *Meaning and Necessity*. Chicago: University of Chicago Press, 1956.

_____. *Introduction to Symbolic Logic and its Applications*. New York: Dover Publications Inc., 1958.

COHEN, J. “How Is Conceptual Innovation Possible?”. *Erkenntnis*, 25, pp. 221-238, 1986.

COLE, P., MORGAN, J. (dir.). *Syntax and Semantics*, vol. 3. London: Academic Press, 1975.

DAVIDSON, D. Davidson, D. “Truth and Meaning”. In: *Synthese*, 17, pp. 304-323, 1967; également dans *Inquiry into Truth and Interpretation*. Oxford: Oxford University Press, 1984.

DOMINICY, M. *La Naissance de la grammaire moderne*. Bruxelles: Pierre Mardaga, 1984.

FREGE, G. *Les Fondements de l'Arithmétique* [1884]. Trad. C. Imbert. Paris: Ed. Du Seuil, 1969.

- _____. “Que la science justifie le recours à une idéographie” [1882]. In: *Écrits Logiques et Philosophiques*. Trad. C. Imbert. Paris: Ed. Du Seuil, 1971.
- _____. *The Basic Laws of Arithmetic: Exposition of the System* [1893]. University of California Press, 1967.
- GOMBRICH, E.H. *Art and Illusion: A Study in the Psychology of Pictorial Representation*. Princeton University Press, 1960.
- GRICE, H.P. “Meaning”. *Philosophical Review*, 67, pp. 377-388, 1957.
- _____. “Logic and Conversation”. In: P. Cole, J. Morgan (dir.). *Syntax and Semantics*, vol. 3. London: Academic Press, pp. 41-58, 1975.
- HALE, B., WRIGHT, C. (dir.). *A Companion to the Philosophy of Language*. Oxford: Blackwell, 1997.
- KEMP, G. “Meaning and Truth-Conditions”. *The Philosophical Quarterly*, 48(193), pp. 483-493, 1998.
- LAHAV, R. “Against Compositionality: The Case of Adjectives”. *Philosophical Studies*, 57, pp. 261-279, 1989.
- LECLERC, A. “Communication, Linguistic Understanding and Minimal Rationality in the Tradition of Universal Grammar”. In: D. Vanderveken (dir.). *Logic, Thought and Action*. Dordrecht: Springer, pp. 133-150, 2005.
- LOCKE, J. *Essay Concerning Human Understanding* [1690]. New York: Dover Publications Inc., 1959.
- MONTMINY, M. “Semantic Content, Truth-Conditions and Context”. *Linguistics and Philosophy*, 29, pp.1-26, 2006.
- MONTAGUE, R. *Formal Philosophy*. Textes réunis par R. Thomason. New Haven: Yale University Press, 1974.

- PREYER, G., PETER, G. (dir.). *Contextualism in Philosophy. Knowledge, Meaning and Truth*. Oxford: Oxford University Press, 2005.
- PEREIRA, M.K.F. *Sintaxe e Semântica Universais*. Coleção CLE, v. 32, 2001.
- Putnam, H. “The Meaning of ‘Meaning’”. In: *Language, Mind, and Knowledge*, Minnesota Studies in the Philosophy of Science, vol. VII. Edited by K. Gunderson. University of Minnesota Press, pp. 131-193, 1975. Également dans *Mind, Language and Reality: Philosophical Papers*, vol. 2. New York: Cambridge University Press, 1975.
- RÉCANATI, F. *Literal Meaning*. Cambridge: Cambridge University Press, 2004.
- _____. “Literalism and Contextualism: Some Varieties”. In: G. Preyer, G. Peter (dir.). *Contextualism in Philosophy. Knowledge, Meaning and Truth*. Oxford: Oxford University Press, pp. 171-196, 2005.
- _____. “Literal/Nonliteral”. *Midwest Studies in Philosophy*, 25, pp. 264-274, 2001.
- REICHENBACH, H. *Elements of Symbolic Logic*. London: Macmillan, 1947.
- RYLE, G. *The Concept of Mind*. New York: Barnes & Noble, 1949.
- STANLEY, J. “Context and Logical Form”. *Linguistics and Philosophy*, 23, pp. 391-434, 2000.
- TRAVIS, C. *The Uses of Sense. Wittgenstein’s Philosophy of Language*. Oxford: Oxford University Press, 1987.
- _____. “Meaning’s Role in Truth”. *Mind*, 105.419, Juillet, pp. 451-466, 1996.

- _____. “Pragmatics”. In: B. Hale, C. Wright (dir.). *A Companion to the Philosophy of Language*. Oxford: Blackwell, pp. 87-107, 1997.
- _____. “Insensitive Semantics”. *Mind and Language*, 21(1), février, pp. 39-49, 2006.
- VANDERVEKEN, D. “Propositional Identity, Truth According to Predication and Strong Implication”. In: D. Vanderveken (dir.). *Logic, Thought and Action*. Dordrecht: Springer, pp. 185-216, 2005.
- VANDERVEKEN (dir.). *Logic, Thought and Action*. Dordrecht: Springer, 2005.
- WIGGINS, D. “Meaning and Truth Conditions: From Frege’s Grand Design to Davidson’s”. In: B. Hale, C. Wright (dir.). *A Companion to the Philosophy of Language*. Oxford: Blackwell, pp. 3-28, 1997.
- WITTGENSTEIN, L. *Tractatus Logico-philosophicus* [1922]. London: Routledge, 2003.
- _____. *Philosophical Investigations* [1953]. Oxford: Blackwell, 2003a.